

LE GRAND ŒUVRE

3- L'oeuvre au blanc

ÉTUDE POUVANT SERVIR AU DÉVELOPPEMENT D'UNE
SPIRITUALITÉ LAÏQUE

PAR

CLAUDE BRULEY

LA DECOLORATION

Après avoir, dans l'étude précédente, exposé succinctement les origines de l'Oeuvre au noir: à savoir une double nature devenue avec le temps conflictuelle et montré la nécessité pour l'âme désormais sexuée, en proie au doute et à l'angoisse existentielle, d'entreprendre une Analyse qui lui permettra de retrouver un équilibre psychique gravement compromis, il me faut maintenant évoquer les principales Ecoles religieuses ou philosophiques qui, jusqu'ici, se sont efforcées de traiter cette plongée dans les ténèbres.

Nous distinguerons deux tendances. La première s'efforce de réduire puis de faire disparaître l'ego humain (considéré comme un accident de l'évolution) au bénéfice d'un Tout originel ainsi reconstitué. Ego qui, semblable à une goutte d'eau, doit retourner à l'Océan primordial.

La seconde tendance conduit à la purification de cet ego humain, puis à sa soumission au Dieu reconnu comme tel. Un Dieu dont la puissance, l'amour et la sagesse tendent à devenir une source permanente d'adoration. Quand bien même la crainte, voire la terreur seraient à l'origine de ce sentiment.

Dans cette nouvelle étude, nous allons porter notre attention sur la première de ces tendances qui, comme je vais m'efforcer de le montrer, correspond à une véritable Oeuvre au Blanc dans la mesure où le lecteur voudra bien tout tout d'abord revoir et peut être corriger ce qu'il a appris sur cette apparente couleur à qui l'on donne généralement toutes les qualités idéelles, telles que la pureté, l'innocence, la virginité, face au noir typifiant l'impureté, la corruption.

Pourtant, le langage courant devrait nous mettre en garde contre ce dualisme primaire. Ne parlons-nous pas d'une voix blanche, c'est à dire sans timbre? D'une nuit blanche, c'est à dire sans sommeil? D'un coup tiré à blanc, c'est à dire dans résultat? D'un mariage blanc, c'est à dire sans consommation? De vers blancs, c'est à dire sans rimes? D'un blanc bec, jeune homme réputé sans expérience? Ne dit-on pas être saigné à blanc, c'est à dire vidé de son sang?

Cette couleur (qui, comme nous le verrons, n'en est pas une), typifierait non pas une perfection mais un manque, comme l'indique encore dans la langue hébraïque le mot לָבָן, laban: blanc, signifiant plus précisément: un vide. Vacuité que l'on retrouve dans le mot grec λευκος -leukas: blanc, avec, en supplément, l'idée de purge que cette Oeuvre au Blanc va réaliser. Quant au latin albus: blanc, il confirme ce manque en mettant essentiellement l'accent sur la pâleur, c'est à dire l'absence de vie.

Comme le lecteur peut s'en rendre compte, nous sommes loin ici de la perfection que ce terme évoque dans la pensée religieuse ou philosophique quand, d'une manière systématique, le blanc est relié à la lumière vivifiante émanant du Dieu ou de l'idéal auquel on croit, tandis que le noir évoque la mort.

Nous retrouvons (ce qui ne nous surprendra pas, compte tenu de la loi des correspondances), cette insidieuse erreur non plus sur le plan spirituel ou psychologique, mais physique. En effet si nous nous fions à l'expérience bien connue de Newton, qui consiste à réfracter au travers d'un prisme un rayon de lumière pour faire apparaître les sept couleurs de l'arc-en-ciel, nous ne pouvons que confirmer l'idée que ces couleurs étaient auparavant contenues dans le rayon lumineux défini comme étant blanc .

Ce qui semble bien, jusqu'ici, corroborer ce dualisme sinon originel du moins existentiel, qui veut que le Dieu ou le Tout créateur soit, avant de générer des formes, le détenteur potentiel de tout ce qu'il mettra ensuite au monde. Cependant Goethe, qui reprit en son temps cette expérience, se rendit compte que le phénomène ne pourrait être observé si le rayon lumineux, au delà du prisme, ne rencontrait une surface sombre. Nous pouvons donc déduire de cette expérience, la nature aidant, que la couleur naît non pas uniquement de la source lumineuse mais de l'union de celle-ci avec l'obscurité.

Acceptant cette évidence sur le plan physique, il nous faut revoir aussitôt la symbolique de la lumière, réputée blanche, et celle de l'obscurité réputée noire. Ce faisant, c'est toute une théologie, une philosophie, bi ou trimillénaires, qui devraient être revues et corrigées, avec le risque de découvrir chez les dieux comme chez les hommes, une union apparemment initiale de la lumière et de l'obscurité. En fait l'union de deux mondes, de deux natures que nous avons déjà commencé à explorer lors des études précédentes (cf l'Oeuvre fondamentale, et l'Oeuvre au noir).

Admettant que la couleur naisse de la rencontre de la lumière et de l'obscurité, nous pouvons en déduire que la lumière blanche, quand elle apparaît, révèle un manque de couleur par défaut d'incarnation, ou le rejet de celle-ci pour des raisons qu'il nous reste à découvrir.

Dans cette nouvelle façon d'aborder ce dualisme absolu, l'obscurité ténébreuse symbolisée par le noir, révèle un rejet de la réflexion ou de la pensée, correspondant à la lumière qui ne peut plus exercer sa fonction. Ici encore la couleur est absente. Situation que nous pouvons psychologiquement interpréter comme signifiant un vécu sensoriel trop intense, trop passionnel, au sens fort du terme aliénant, ne permettant plus le développement de la gamme des émotions ou des sentiments que les couleurs typifient; sentiments nés de l'union de la sensation, de l'émotion, avec la pensée.

Si le lecteur veut bien se rappeler les différentes étapes de la Genèse psychologique présentées dans une précédente étude, et les différents jours de création aboutissant chacun à une fonction particulière, il pourra relier ces étapes à une couleur. Le mouvement lent, propre à la sensation la plus étendue (ce qui est le propre de la Vie initiale), correspondant au vert sombre. Le goût, l'odorat, le toucher, éveillant l'émotionnel, au rose et à l'orangé; les sentiments correspondent au jaune, à l'or, puis au rouge virant au noir quand la passion exacerbée s'empare de l'âme. Quant au bleu, il naît conformément à l'action de la pensée, de la réflexion et des sentiments qui s'attachent au monde de la connaissance.

Pour que tout ceci n'apparaisse pas arbitraire au lecteur, je lui rappelle que le bleu se manifeste quand une source de lumière centrale rencontre une sphère d'obscurité environnante. Ce qui est le cas du soleil qui, se projetant sur un ciel obscur, lui donne cette belle couleur bleue qui ravit nos yeux si toutefois, nous sommes capables de le voir. A savoir si nous avons une conscience suffisamment réflexive, pensante, pour promouvoir psychologiquement la même couleur.

A l'inverse, l'orangé, le jaune, le rouge, apparaissent quand une source de lumière extérieure vient traverser une zone obscure. Ce qui est le cas quand le soleil, pénétrant l'atmosphère terrestre obscure (aube, crépuscule), se montre à nous. Sachant cela nous ne serons pas étonnés de découvrir un soleil blanc lorsque qu'au cours de l'été il approche de son zénith, ceci par défaut d'obscurité.

Une autre preuve physique confirmant ce défaut d'incarnation typifiée par le blanc, pourrait encore être apportée par le soleil lui-même si toutefois nous renoncions à le considérer comme une source de vie calorique sinon génétique comme nous y incite la pensée scientifique, relayée par bon nombre de structures religieuses pour qui le soleil manifeste le rayonnement du Dieu auquel elles se réfèrent. Ceci sans vouloir ou pouvoir admettre que privé d'un plan de référence planétaire les rayons solaires n'auraient aucun effet calorique.

Nous retrouvons vraisemblablement ici la même erreur que celle que l'on commet concernant la lumière et les couleurs. Le soleil de notre système solaire est blanc de par sa nature vibratoire qui équivaut, selon la loi des correspondances, à une activité cérébrale et à son action sur les différentes parties de l'organisme qui, réagissant à cet appel, s'échauffent, s'animent, ou se refroidissent, suivant la qualité de cette réception. Le soleil, comme le cerveau, suscite, impose, mais ne réalise pas; incite mais n'incarne pas.

Je dois beaucoup à R. Steiner pour ce qui concerne le comportement du cerveau, formant aujourd'hui la partie la plus importante de la tête. Notamment son refus, pour ne pas dire sa répulsion concernant tout ce qui vient du corps. Plus particulièrement du sang et d'une manière générale, de la vie organique, capable de troubler, sinon d'obscurcir la belle ordonnance du monde de la pensée. Ce monde, cette tête, qui pour bien fonctionner, recherche l'immobilité extérieure. Pensons ici au liquide rachidien sur lequel repose le cerveau; liquide qui assure sa relative immobilité.

Cet antagonisme du soleil et des planètes, de la lumière et de l'obscurité, de la tête et du corps, du pensé et du vécu, forme le cadre au sein duquel va s'exercer cette Oeuvre au blanc. Deux forces contraires qui, présentées ainsi dans leur dualisme absolu, manifestent l'ampleur du problème à résoudre. Ces deux tendances (dont j'ai déjà exposé succinctement le comportement lors d'une étude précédente sur les fondations du Grand Oeuvre) sont nées d'un grave déséquilibre consécutif à deux choix opposés: soit privilégier le pensé, le réfléchi, soit privilégier le vécu. Avec le risque à terme pour ceux qui choisissent le pensé, le réfléchi, de ne plus sentir, éprouver, aimer, et pour les autres de ne plus réfléchir; ce qui est le propre de la vie animale.

L'Oeuvre au blanc, se rapportant à ce dualisme absolu, plus particulièrement à un monisme (avec le règne affirmé, comme nous le verrons, de la polarité tête à vocation lumineuse, apparentée au Divin), ne remonte pas à l'origine de cet antagonisme. Elle le traite en privilégiant la vocation de la lumière au dépens d'un vécu tirant ses forces d'une obscurité vitale; vécu qui ne peut en aucune façon participer à cette forme de spiritualisation désincarnante.

Telle sera la vocation de cette mouvance solaire, ennemie jurée de la chair dont, par exemple, la partie docète de l'Evangile de Jean porte témoignage en se référant en permanence à une résurrection en esprit, c'est à dire délivrée de ce corps matériel dont les appétits ne peuvent qu'emprisonner l'âme humaine sur une terre où elle a déjà trop tardé. Ceci au bénéfice d'un corps spirituel délivré de toute pesanteur, donc de toute tentation. Nous retrouvons ici, pleinement exprimée, la tendance spiritualiste déjà définie dans la précédente étude, à laquelle se rattache de grands mouvements religieux comme nous allons le constater quand nous porterons à nouveau un rapide regard sur les grandes religions et philosophies qui ont influencé et influencent encore l'humanité.

Le lecteur se souvenant de l'objectif du Grand Oeuvre: à savoir la constitution d'un nouveau corps **de chair** permettant à l'âme humaine de vivre une véritable individuation après avoir connu depuis sa création une mouvance collective, comprendra l'obstacle que cette Oeuvre au blanc dresse, en incitant cette âme à quitter la terre avant qu'elle ait intégré ces substances matérielles les plus pures, garantes de sa future autonomie.

Cet antagonisme du blanc et du noir à l'origine de cette Oeuvre désincarnante, ne peut apparaître originel que dans la mesure où l'on oppose, dès le début de la création, une lumière réputée bonne, aux ténèbres réputées mauvaises. Cette opposition, à partir de laquelle cette Oeuvre est entreprise, est magistralement exposée dans la pensée orientale, notamment dans les Upanishad, ces premiers commentaires des Ecrits védiques, livres saints de l'Hindouisme. Ces Commentaires portent témoignage de l'apparition d'une spiritualité strictement humaine, s'élevant pour combattre un conditionnement qui, jusque-là, inféodait l'âme terrestre au monde des dieux.

A cet effet les Upanishad, nous pouvions nous en douter, se livrent à une véritable déification de la fonction pensée. Cette pensée qui, pour rester immaculée, doit se garder de tout contact avec ce qui pourrait la ternir, à savoir les formes créées.

La présentation de ce dualisme absolu entre l'Incréé et le créé ne semble être (dans cette logique nouvellement découverte) que l'aboutissement d'un retrait progressif de l'esprit qui, devenu solaire ne veut plus être troublé par quoi que ce soit; en particulier la création des dieux que dans cet effort de libération il récuse.

Cette attitude peut nous rappeler (toute proportion gardée) le penseur qui se retire dans une chambre haute pour échapper aux activités de ses proches, dont le bruit troublerait sa méditation.

Si nous nous rappelons le jeu des différentes fonctions à l'oeuvre dans la formation d'une conscience humaine, notamment celle de l'esprit, nous retrouvons donc dans ces Upanishad les données indispensables à son bon fonctionnement. A savoir: l'immobilité propice à la réflexion; le défaut d'engagement; la passivité; l'objectivité par rapport à ce qui est contemplé. A ceci près qu'ici l'âme, s'identifiant totalement à la fonction pensée, court le risque à terme de ne plus rien voir, sinon le vide, tout au moins le blanc.

En fait, ce retrait indispensable à une bonne réflexion, devrait être suivi d'un réengagement, comme nous l'avons vu dans le jeu complet des fonctions à l'oeuvre chez l'être androgyne (humanité primordiale). Ce mouvement duel bien mené, engendre une véritable connaissance. Autrement dit, le jeu d'une intelligence (interligere: relier ensemble) qui découvre le rapport existant entre le senti et le contemplé; entre ce qui a donné naissance à la forme observée et cette forme elle-même.

Il m'apparaît que c'est le refus de tenir compte de ce lien qui se trouve à l'origine du dualisme (la maladie du duel). C'est la séparation voulue, tout d'abord inconsciemment, puis consciemment, entre le pensé et le vécu, le sujet et l'objet, qui se trouve à l'origine de ce dualisme absolu.

Cet état d'aveuglement, qui manifeste en toute logique une crise grave, un défaut d'existence, devrait permettre à l'âme humaine qui le subit, de prendre conscience de ce divorce et de s'interroger sur les origines des formes environnantes objets de son rejet. Encore faudrait-il que cette âme accepte de porter un tel regard et considère dans une nouvelle lumière, les formes environnantes. Sinon, à moins de connaître une grave névrose, elle se verra alors contrainte de justifier ce vide, de légitimer ce blanc.

Cette justification prend appui sur un commencement éblouissant. A savoir une intelligence parfaite créant, bien qu'elle n'y soit pas obligée, des formes à terme décevantes. Lire à ce sujet le prologue de l'Evangile de Jean qui, sous l'influence de cette pensée, nous met en présence d'un l'Esprit créateur, appelé Logos.

Pourtant les Védas, Ecrits auxquels se réfèrent toutes les Ecoles orientales, évoquent d'autres commencements. Nous pouvons ainsi lire dans le dixième hymne:

"A l'origine ni le non être ni l'être n'existaient. Ni la mort ni l'absence de mort. Il n'y avait pas de signes distinctifs concernant le jour et la nuit. L'Un respirait de son propre élan sans qu'il y ait de souffle. En dehors de cela rien n'existait. A l'origine l'obscurité était cachée par l'obscurité. Cet univers n'était qu'une onde indistincte. Alors, par la puissance de l'Ardeur, l'Un pris naissance, principe vide et recouvert de vacuité. Le désir en fut l'origine, la première semence de la conscience.

Qui sait en vérité, qui pourrait affirmer, d'où est née cette créature secondaire puisque les dieux sont apparus après? D'où peut bien être issue cette âme? Celui qui surveille le monde au plus haut du firmament le sait seul. A moins qu'il ne le sache pas."

Cette genèse, déconcertante pour qui se réfère à un Dieu ou à un Esprit créateur, nous la retrouvons résumée par Jung dans ses "Sept sermons aux morts" quand il écrit:

"Le néant est identique à la plénitude car dans l'infini le plein ne se distingue pas du vide. Le néant est à la fois plein et vide. Ainsi on peut tout dire et son contraire en parlant du néant. On peut dire qu'il n'existe pas, puis qu'il existe. En fait l'infini n'a pas de qualité car elles ne sont pas encore exprimées."

C'est cette expression que refuse, dans l'Oeuvre au blanc, ce spiritualisme absolu pour lequel ce défaut initial de forme est considéré comme un état idéal perdu, qu'il s'agit de retrouver. Un nirvana dont nous n'aurions pas dû sortir. Le retour à cet état antérieur étant, pour ces Ecoles, rendu possible grâce à la lumière blanche produite par l'Esprit; lumière dont la vocation est de faire disparaître la forme, d'abolir l'image (comme la lumière du soleil fait disparaître les couleurs).

Acceptant que cette lumière blanche manifeste l'aboutissement (et non l'origine) d'un mode de pensée qui finit par dissocier radicalement l'objet du sujet, l'observateur de ce qu'il contemple, nous pouvons pressentir les difficultés que rencontreront ces Ecoles orientales quand elles tiendront à justifier ce blanc initial; Quand il leur faudra présenter les raisons qui ont conduit cet Esprit immuable, stable, libre, éternel, à s'engager dans un processus créatif, à se laisser entraîner dans les vicissitudes d'une existence a-priori dépourvue de sens?

Les premiers philosophes hindous ne répondront pas à cette interrogation qui, vraisemblablement, aurait troublé une quiétude difficilement acquise. Il faudra pour cela attendre la réflexion plus tardive d'une autre Ecole à qui nous devons la "Baghava-Gita" (nouveaux Commentaires des Védas).

Cette nouvelle Ecole présente, non plus un dualisme absolu, dont je viens de rappeler l'essentiel, mais relatif. L'Esprit, présumé sans forme, mais pouvant les épouser toutes, est remplacé par un Etre primordial qui, fragmentant sa corporalité, engendre des formes multiples, vraisemblablement à son image et à sa ressemblance. Création considérée par cette Ecole comme un sacrifice consenti par cet Etre, pour produire le multiple, c'est à dire les nombreuses âmes qui porteront en elles-mêmes la nostalgie de l'Un avant sa division, et s'efforceront, quand les circonstances le permettront, de retrouver cette unité primordiale.

Quant aux raisons qui incitèrent cet Etre primordial à se multiplier ainsi, il ne semble pas que cette Ecole ait non plus apporté des réponses qui satisfassent les chercheurs occidentaux dont l'égo, il est vrai souvent hypertrophié, ne peut en aucune façon accepter cette Genèse.

Car voila bien ce qui, répétons-le, distingue (d'une façon globale, schématique, non spatiale) l'Orient de l'Occident. D'un côté un Ego (accident de l'évolution) qu'il s'agit de faire disparaître pour retrouver la plénitude initiale, de l'autre (je me place ici dans la mouvance religieuse) un égo qu'il s'agit de soumettre au Dieu reconnu comme tel, sans pour autant (que deviendrait alors l'adoration?) l'affaiblir. J'entends ici par Ego: la conscience de soi, de sa personnalité, de sa propre réalité en tant qu'humain à part entière. De l'autre, un Ego qui ne peut être qu'une illusion qu'il s'agit de dissiper au plus vite, comme l'enseigne le Védanta.

Disant cela je différencie fondamentalement l'Oeuvre au blanc de ce qui servira de fondement à l'Oeuvre au rouge. Je ne dis pas ce qui différencie l'Orient de l'Occident, ou bien encore ce qui différencie les religions orientales des religions occidentales. Car, en étudiant leurs doctrines, nous pouvons découvrir de part et d'autre d'étonnantes similitudes. Ainsi dans la présentation d'un Etre cosmique, universel, dont le sacrifice corporel est à l'origine de la création du multiple, credo de cette Ecole Orientale, nous pouvons déjà voir apparaître le Dieu unique que vénéreront les Juifs, les Chrétiens, les Musulmans. D'autant qu'avec la personne de Krishna, incarnation du Dieu Vishnou dans l'Hindouisme, nous pouvons déjà discerner la personne du Christ et son action au sein du Christianisme.

Bien entendu je rappelle au lecteur que tout ceci est vu dans la perspective de l'Individuation. But auquel correspond cette logique que je m'efforce d'exposer ici. La perte de l'égo, la perte d'une conscience qui nous soit propre, au bénéfice d'une félicité qui, autrement, ne saurait être éprouvée, me semble être un autre but tout aussi respectable. Nous verrons dans l'étude qui suivra (l'Oeuvre au rouge), que cette perte de conscience de l'égo, souhaitée définitive dans l'Oeuvre au blanc, est prise en compte dans les religions occidentales. Mais elle apparaît seulement comme devant être momentanée, épisodique, propre à procurer l'extase que provoque la rencontre corporelle avec le Dieu devenu époux.

Nous avons pu, dans la première partie de cette étude, en définissant les qualités du noir, du blanc et des couleurs, comprendre d'une façon schématique l'évolution des consciences devenues peu à peu humaines. A commencer par leur origine obscure lorsque qu'une nature, non encore différenciée, baignant dans une subtile sinon imperceptible sensibilité, exclut toute forme de contemplation, d'émotion ou de sentiment à l'origine du spectre coloré.

Le lecteur voudra bien retenir ici, toujours dans la perspective d'une future sinon lointaine individuation, l'antériorité de l'obscurité dans le processus créatif et non de la lumière, comme l'enseigne pourtant dans son ensemble le monde religieux, pour lequel cette lumière ne peut être que la manifestation d'un Dieu ou d'un Esprit qui ne saurait receler une parcelle d'ombre. Puis de cette obscurité, retenons encore l'apparition conjointe de la lumière et des couleurs traduisant les émotions et sentiments éprouvés par des âmes s'éveillant à la vie.

Ceci à la façon d'un fruit mûrissant peu à peu. D'abord vert, quand l'âme devient contemplative, imaginaire. Puis rose, orangé, jaune, rouge, quand l'intérêt pour les formes manifestées, l'échange, l'amour, plus tard la passion, meublent cette conscience.

Nous pourrions ici, nous flant encore aux correspondances, imaginer les corps de ces premières et lointaines humanités non terrestres, constitués d'une chair végétale dont les fruits charnus ici-bas rappellent cette première incarnation.

Au cours de ce processus de corporalisation, une lumière croissante a ainsi peu à peu raison de l'obscurité initiale. Clarté correspondant à l'éveil de la conscience, plus tard à celui de l'esprit, puis à leur développement. Ne lisons-nous pas dans la genèse de Moïse (en fait Babylonienne, sinon Perse), qu'il y eut d'abord un soir puis un matin? Quant à la naissance du soleil, le quatrième jour, il correspond ici à l'éveil de l'esprit et à son essor, comme je l'ai indiqué dans la première partie de cette étude.

Acceptant de concevoir ainsi les origines lointaines d'une humanité, devenue dans la suite des temps terrestre, il nous serait plus facile de comprendre la dégradation de ces couleurs, et d'accepter que leur assombrissement ou leur luminosité excessive aboutissant au noir et au blanc, correspondent à un excès de vécu ou de réfléchi. L'âme humaine choisissant alors de privilégier les fonctions correspondantes à ce vécu ou à ce réfléchi. (cf Le Grand Ouvre: fondations et Le Psychisme à découvert).

Cette dégradation psychologique, source de maux autant physiques que psychiques, peut être traitée de plusieurs manières:

1/ Soit en accentuant, dans une illumination permanente, cette dégradation jusqu'à la disparition du vécu. Ce qui est le but de cette l'Oeuvre au blanc.

2/ Soit en accentuant cette dégradation jusqu'à la disparition de la réflexion dans un engagement corporel permanent.
Ce qui est le propre de la vie animale:(forme ultime de l'Oeuvre au noir). Noir pris ici dans le sens que je viens de définir et non nécessairement celui de corrompu ou de pervers.

3/ soit en s'efforçant de maintenir un équilibre satisfaisant entre ces deux tendances; un mariage plus ou moins heureux entre ces deux opposés devenus des Persona, ce qui sera le point de départ de l'Oeuvre au rouge dont nous allons peu à peu discerner les prémisses.

Mais, pour le moment, revenons à cette Oeuvre au blanc, à cette première forme de dégradation dont il nous faut bien comprendre les étapes, y compris les difficultés que celui ou celle qui s'y consacrera, rencontrera au cours de cette Aventure. Car partant d'une perfection absolue, il n'est évidemment pas facile de justifier ensuite la venue au monde de formes diversifiées présentant un défaut de structure sinon d'harmonie.

C'est pourquoi, au cours des âges (comme je l'ai déjà souligné), partant de l'idée d'un Tout informel, auto-suffisant, souvent appelé dans le langage oriental: Brahman, dont on ne peut se faire aucune idée précise, la philosophie orientale métamorphosa ce Tout en un Etre primordial qui se fractionna en une multiplicité de formes qu'il lui faudra un jour réintégrer.

Ceci sans donner pour autant la raison de ce laisser faire si préjudiciable aux "bénéficiaires" de cette création, aussitôt confrontés à des tensions contradictoires qu'il leur faut impérativement maîtriser pour subsister.

Mais une fois encore, cette perfection supposée à l'origine de la vie, ne permet aucune réponse satisfaisante concernant ce mode sacrificiel. Aussi dans une nouvelle tentative pour sauver la blancheur immaculée de l'Esprit fondateur, l'Hindouisme suscita en face de cet Etre, une ombre qui jusque là n'avait aucune raison d'être: "la matéria prima" la substance primordiale, appelée Shakti ou Prakriti suivant ces Ecoles orientales qui s'appliquèrent alors, face à l'Esprit lumineux, immobile, impassible, défilé sous les traits de Shiva, à opposer une nature ardente, obscure, passionnelle, responsable, elle, de toutes les formes créées.

Il n'y a pas lieu ici de décrire dans le détail les rapports qui s'établissent, selon ces Ecoles, entre Shakti et Shiva, entre cet Esprit inaltérable, permanent, stable, invariable et une nature, altérable, instable, variable, non permanente, bien que porteuse d'une énergie semble-t-il vitale. Contentons-nous de conserver en mémoire ce nouveau dualisme qui laisse entrevoir des échanges possibles, sinon souhaités, entre ces polarités obscure et lumineuse; cette dernière présentant un modèle de vie intangible auquel finira par se soumettre cette nature apparemment indisciplinée, trouvant enfin son bonheur dans une totale soumission à l'Esprit.

Le but auquel aspire l'Oeuvre au Blanc, apparaît une fois encore préservé, mais fragilisé, dans la mesure où dans le Tantrisme (Ecole qui s'efforcera de mettre en pratique ces "tantra", ces principes) la rencontre de l'Esprit et de la Nature, devenue sa nature, correspondra à l'union sexuelle de l'homme et de la femme; l'un représentant l'Esprit, l'autre représentant la Nature. Ainsi dans l'acte sexuel qui typifie ces échanges, l'homme reste immobile, tandis que la femme transmet à son partenaire le mouvement qui l'habite.

Si nous nous souvenons que le cerveau, relativement immobilisé pour pouvoir penser, mais de ce fait dévitalisé, doit laisser périodiquement (durant les phases de sommeil) le sang le réinvestir, et le revivifier, nous serons à même de comprendre l'union réelle de Shiva et de Shakti. L'union d'un Esprit menacé de sclérose avec un corps porteur de vie. Ce que traduit en termes éloquents la pratique du Tantrisme (cf mon étude sur ce sujet).

Bénéficiant d'un nouveau regard sur l'Evolution, plus particulièrement sur la recherche d'individuation qui semble désormais concerner un nombre toujours plus important d'êtres humains, notamment en Occident, et partant d'une Genèse qui ne fait plus référence à un Esprit ou Dieu créateur, mais à une Nature portant en elle-même originellement ou le faisant naître au cours de son évolution, le désir de quitter l'indéterminé pour le déterminé, l'infini pour le fini, l'indifférencié pour l'UN différencié, nous pouvons enfin comprendre qu'au cours d'un très long périple qui nous conduit du collectif à l'individuel nous puissions prendre un moment donné de cette évolution pour son origine.

Ainsi la naissance de l'Esprit, qui se produit après une longue gestation au cours de laquelle l'âme passe tout d'abord de la sensation à la contemplation, puis à l'émotion, et au sentiment, et compte tenu de l'importance de cette fonction dans l'évolution des âmes, peut apparaître comme un véritable commencement. Surtout si on considère qu'une création, digne de ce nom, ne peut être que le fait d'êtres conscients, volontaires, capables de prendre en main leur destinée. Ce qui fut le cas pour ces Elohim, encore appelés Dieux qui, selon la Tradition, bouleversèrent, modifièrent en profondeur le devenir de l'Humanité.

La foi en une conscience originelle, unique (Brahman), à laquelle se réfèrent sans cesse ces Ecoles dont je viens de résumer les doctrines, se rapporte en fait (dans la logique de cette Genèse archaïque) à l'état primordial indifférencié avant que des germes de conscience n'apparaissent; cette unité primordiale étant garantie par une totale inconscience.

Puis, toujours selon cette logique, cette unité primordiale laisse la place au multiple dans la mesure où les germes de vie connaissent des conditions d'existence diversifiées qui seront à l'origine d'une prise de conscience globalement collective (pensons ici aux premières feuilles des végétaux, reproduisant la plupart du temps une forme unique avant leur diversification). Puis, étape par étape, ces consciences forment des collectifs de plus en plus particularisés, jusqu'à ce point zéro où l'âme humaine se retrouve seule, livrée à elle-même. (cf à ce sujet l'étude sur l'esprit sain et l'introduction au Grand Oeuvre).

Bien entendu cette évolution, telle que nous pouvons la comprendre, basée fondamentalement sur l'expérience, connaît nécessairement des incidents de parcours, des blocages souvent durables, des retours en arrière, provoqués par des choix plus ou moins conscients qui renforcent l'emprise du collectif, notamment avec le processus qui conduit à la sexualisation et à la reproduction. C'est ainsi que nous pouvons interpréter le morcellement de l'Etre primordial évoqué dans la philosophie orientale, à ceci près qu'il devient ici l'archétype de la multiplication de consciences jusqu'ici unitaires.

Au risque de surprendre le lecteur, j'étendrai cette multiplication des formes, préjudiciable au processus d'individuation, au règne animal dont les rapports avec l'âme humaine forment une grande partie de la science des Correspondances. Rapports généralement ignorés que ce soit sur le plan philosophique ou théologique. Qui sait encore que les Elohim titanisés (de la première création) sont à l'origine des formes animales? Il est vrai que cette réalité est attribuée à un Dieu créateur dans les Genèses religieuses, notamment celle de Moïse, qui excluent à juste titre les humains que nous sommes de cette paternité.

Pour comprendre, sinon accepter ces premières procréations, inconscientes des formes animales par l'âme humaine ayant accédé à la possibilité de choisir son mode de vie, nous devons nous reporter au processus d'intégration par l'Etre humain de son vécu, dont j'ai déjà évoqué les séquences dans l'Oeuvre au Noir. Etant entendu que cette intégration ne peut être que réfléchie soit inconsciemment, soit consciemment.

Souvenons-nous, à cet égard, que dans cette Genèse psychologique présentée dans les fondations du Grand Oeuvre (étude n° 1), l'âme vit d'abord spontanément des expériences à partir desquelles elle éprouve des sensations, puis des émotions, enfin des sentiments. Ce vécu est aussitôt projeté sous forme d'images correspondantes (aujourd'hui encore plus ou moins perçues par ceux ou celles qui bénéficient d'une clairvoyance). Ces images provoquent originellement l'intérêt de l'âme qui, les reconnaissant comme émanées d'elle-même, en quelque sorte les réabsorbe. Cette opération, bien conduite, est à l'origine de la croissance, du développement, voire de la transformation des corps.

Bien évidemment cette alchimie, qui se poursuit encore aujourd'hui, comme nous l'avons vu, durant le sommeil, n'a plus, compte tenu de cette relative inconscience, l'efficacité, ni la spontanéité qu'elle avait dans ces temps anciens. D'autant plus que la matérialisation des corps, qui atteint ici bas son point limite, affaiblit les rapports qui s'établissent entre la structure psychique et la structure physique, d'où la forme d'alimentation que nous connaissons qui n'est en fait que l'ultime matérialisation de ce processus.

Sachant cela nous pouvons plus facilement comprendre la métamorphose de ces corps qui, immédiatement dressés, passent (dans cette Genèse archaïque) de la structure végétale, strictement contemplative, à la structure animée, capable d'émotions et de sentiments.

Encore fallait-il, à cette époque, que la reconnaissance des formes émanées, indispensable à la croissance corporelle et mentale, ait lieu, sinon les images émises, n'étant plus intégrées, constituaient un environnement de formes variées plus ou moins hétérogènes, qui s'animent quand les atmosphères devenues suffisamment denses le permirent, et se multiplièrent quand, sur cette terre matérialisée, la reproduction par semence devint effective.

Acceptant cette très particulière genèse des formes, nous pouvons penser que ce règne animal, ainsi formé, resta néanmoins étroitement relié au mental déico-humain qui l'avait émané. Relié non seulement au mental mais encore au corps, et constituant ainsi un prolongement tant sur le plan psychique que physique. Le lecteur peut se souvenir ici de la correspondance des bovins avec la fonction gastro-hépatique; de celle des félins avec la fonction cardio-pulmonaire; de celle des oiseaux avec la fonction cérébrale. Ou bien, psychologiquement cette fois, les liens qui unissent les bovins à l'imaginal et son intégration; ceux qui unissent les félins à la vie affective; ceux qui unissent enfin les oiseaux au monde de la pensée.

Ces correspondances avec la forme animale se retrouvent dans les plaisirs que nous éprouvons dans le mouvement; par exemple: dans la nage, le vol, la marche, la course, ou bien dans les sentiments qui se rapportent aux affinités raciales, tribales, familiales, véhiculées par le sang. Attitudes qui ensuite handicaperont l'âme dans la recherche de son individuation.

Si nous prenons réellement conscience du long périple qui conduit l'âme humaine, depuis un collectif prenant une forme universelle, jusqu'à l'individu devenu enfin autonome, ainsi que de la diversité des croyances concernant nos origines, il semble inévitable (avant ce point zéro précédemment défini dans l'introduction au Grand Oeuvre, où nous sommes conduits à relativiser ces "credo"), qu'elle se fixe sur un moment donné de cette évolution, et considère (manquant de recul) cette étape particulière comme étant à l'origine du processus.

Ainsi la foi en des Dieux créateurs, a très certainement ici-bas constitué la première croyance concernant nos origines. Croyance à laquelle restent encore attachés les peuples les plus archaïques. Ceux, en fait, qui ont encore conservé une clairvoyance leur permettant de voir, dans un autre monde, soit leurs ancêtres, soit une race d'êtres qui par leur stature, leur force, leur rayonnement, peuvent être considérés comme étant des Dieux détenteurs de la vie.

Il n'y a pas là une foi ou une croyance, mais la vision d'un autre plan de vie qui échappe désormais au commun des mortels, avec des échanges qui seront considérés ensuite comme des Révélations recueillies par les humains, puis transmises à une postérité qui ne bénéficie plus de ce don.

Nous trouvons de nombreux exemples de cette vision ou foi polythéiste. A commencer par les Védas (mot qui signifie voir en sanscrit) livres sacrés de l'Hindouisme, qui se réfèrent abondamment à ces Dieux et demandent qu'on les serve avec humilité. Nous pouvons également citer les différentes mythologies, en particulier égyptienne, babylonienne, grecque, jusqu'à l'Ancien testament hébreu qui s'attache à faire reconnaître un Dieu plus puissant que les autres. (cf Gen 3.5 / Gen 3.22 / Isale 8.19 / Psaume 58.12).

Cette croyance, chez les Hébreux, sera à l'origine de leur monothéisme lorsque les autres Dieux auront été effacés du mental de ce peuple (cf Exode 23.32) qui, reconnaissant alors l'unicité de ce Dieu qui s'intéresse tout particulièrement à eux, projettera inconsciemment, dans une vision futuriste qui concerne chacun, l'être unique ayant entre-temps retrouvé son unité première.

Que ces Dieux aient eu ou aient encore une influence pas toujours bénéfique sur une humanité difficilement sortie de la condition animale qui semble bien avoir été à l'origine de son apparition sur cette terre, les récits mythologiques à notre disposition ne laissent aucun doute à ce sujet. Y compris les récits bibliques qui décrivent un Dieu vindicatif, coléreux, jaloux, capable d'une véritable cruauté envers un peuple qu'il veut (pour son bien) entièrement à son service. Mais un Dieu capable aussi de se repentir ensuite d'avoir mal agi.

C'est alors qu'on peut comprendre qu'une partie de cette humanité terrestre, grâce à sa confrontation avec un monde devenu impitoyable qu'il s'agit de maîtriser, se soit dotée d'une raison, d'une intelligence que, n'étant pas soumis à ces difficiles conditions de vie, ces Dieux n'ont pas acquise. Puis que cette humanité ait cherché à se soustraire à cette influence déique contraignante. Emancipation d'autant plus facile que ne possédant plus la clairvoyance de leurs ancêtres, ces Aryas pouvaient pour la première fois, contempler un ciel étoilé vide de toute présence visible. Un ciel qui leur permettait de spéculer sur leurs origines en éliminant toute forme de parenté extra-terrestre. Un ciel étoilé qui prendra le nom d'Ouranos dans la mythologie grecque, de Varouna dans les textes védiques, d'Ahoura dans les "Gathas" livre saint des anciens Perses.

Mais n'en est-il pas de même lorsqu'un adolescent, qui a longuement subi une tutelle parentale qui ne correspond plus à sa vision des choses, interrompt la relation et s'éloigne pour vivre selon ses propres critères. Ce qui ne signifie pas que ses ascendants aient pour autant cessé eux-mêmes de vivre.

C'est cette forme d'émancipation qui fut régulièrement recherchée, interrompue, abandonnée puis reprise, au cours de l'histoire de l'humanité. Plus particulièrement celle qui concerne les civilisations blanches qui se sont succédées depuis la lointaine Hyperborée, jusqu'à nos jours, comme je vais, sans trop entrer dans les détails, le relater.

Le lecteur se souvient que ce mouvement de libération commença à apparaître, plutôt à laisser des traces, dans les Upanishad, ces premiers commentaires des Védas qui s'appliquèrent à décrire une autre genèse que celle à laquelle on était jusque-là accoutumé: à savoir celle des dieux créateurs.

La foi nouvelle reconnaîtra la primauté d'un Esprit créateur, informel, auto-suffisant, initialement parfait, appelé dans le langage oriental: Brahman, dont on ne peut se faire aucune idée précise et qui est la seule réalité en soi. Une pure lumière qui absorbera un jour toutes les formes apparues, dont l'imperfection justifiera la disparition.

Dans la logique propre à la recherche d'individuation, nous pouvons comprendre que nous sommes ici devant une projection idéelle de l'esprit humain qui, découvrant les graves imperfections qui altèrent toute existence terrestre, nie le bien fondé de cette création sans être à même de découvrir encore une autre genèse qui comprend (au plein sens du terme) ces défauts.

Mais, comme le rappelle inlassablement Swedenborg dans ses Ecrits, tout tend dans la création à la forme humaine et d'une manière ou d'une autre nous y ramène. C'est, semble-t-il pourquoi, l'âme qui a atteint ce degré de réflexion, et après cet effort émancipateur, éprouve le besoin de ressusciter cette forme, redevenue idéelle, porteuse d'avenir. C'est ce que fera l'Hindouïsme au cours de sa propre évolution, en remplaçant l'Esprit sans forme, pure lumière (appelé Brahman), par Brahma, l'Etre primordial qui fractionne, morcelle son corps unique, afin de donner existence aux âmes humaines qui, arrivées à une pleine maturité, reconstitueront l'unité première. Ce que fera le Mazdaïsme avec Ormuz et Ahriman, manifestations concrètes d'Ahoura.

Mais avant de clore cette étude, et pour bien comprendre la place prise par l'Oeuvre au Blanc au cours de notre évolution, il m'apparaît encore nécessaire de revenir sur l'origine des deux fonctions dites de connaissance; ces deux miroirs à la disposition de l'âme au cours de sa croissance. A savoir: l'imagination et la pensée. Cette dernière étant à l'origine elle-même de l'esprit, produit tardif de cette évolution, comme je l'ai déjà indiqué à plusieurs reprises. En particulier de l'esprit humain, responsable de ce nettoyage par le vide que constitue l'Oeuvre au Blanc.

J'invite, une fois de plus le lecteur à se souvenir du jeu des quatre premières fonctions qui amenèrent l'âme, au cours de sa croissance initiale, au seuil de la conscience de soi. En particulier la fonction dite imaginaire, qui montrait à cette âme, encore inconsciente, l'image de ce qu'elle ressentait afin que, le désir intervenant, elle la concrétise, la corporalise. Cette image apparaissait dans une atmosphère environnante, suffisamment aqueuse pour permettre à ce reflet de se manifester (symbolique de l'eau dans la Tradition). Notons que l'âme, afin de percevoir cette image, devait physiquement, psychiquement, s'immobiliser. Ce qui est le propre de la contemplation. La tête fleur, n'ayant pas encore d'organe de réflexion, à savoir le cerveau qui correspondra à la naissance de la cinquième fonction dite de la pensée (second miroir à la disposition de l'âme), ne pouvait qu'accepter cette image, conforme à ce qu'elle vivait ou éprouvait. Il n'en sera plus de même quand la cinquième fonction, celle de la réflexion consciente, interviendra.

Cette nouvelle fonction de la pensée naît donc avec le développement cérébral. A la "pensée" florale dont je viens de définir succinctement le fonctionnement (premier miroir extérieur dans lequel se contemple l'âme) s'ajoute la "pensée" mentale dont le cerveau (terre intériorisée) est l'élément qui permet cette réflexion.

Ce nouvel organe cérébral fractionne alors, décompose (au bon sens du terme) en ses parties constitutantes l'image reflet, émanée par la seconde fonction, puis la recompose. Ce qui est le propre du processus de la pensée et plus tard de l'intellect qui, utilisé à des fins de domination et de puissance, séparera, divisera, sans pour autant recomposer cette image et finira par atomiser ce qui lui servit de fondation.

Ainsi naît l'esprit, qui permet à l'âme dotée de cette fonction, de prendre conscience d'elle-même, puis ensuite des autres. Le mythe de Narcisse (correspondant ici à celui d'Adam dans la mythologie biblique) montre la fascination éprouvée par la conscience devant cette révélation, et l'amour de soi qui s'en suivit, avec les conséquences que l'on sait, quand cet amour se heurte à celui des autres aussi peu désireux de se soumettre au dictât que ce sentiment engendre très vite.

Il s'en suivit, dans les lointains de cette évolution, une altération de la forme humaine androgyne aux lignes gracieuses (forme acquise grâce au jeu des quatre premières fonctions) qui se traduisit par une masculinisation; cette raideur correspondant au désir de dominer sur les autres âmes.

Beaucoup de ces êtres, désormais conscients d'eux-mêmes et sous l'influence d'un amour de soi devenu très vite dominateur, souffrirent de l'endormissement de la fonction imaginale que cette masculinisation entraînait (l'éloignement de la nymphe Echo dans le mythe de Narcisse). Nous pouvons penser que ces âmes masculinisées recherchèrent alors à l'extérieur d'elles-mêmes, chez ceux qui n'avaient pas encore ou insuffisamment développé cette conscience de soi, ce qui leur faisait désormais défaut. Leur interdisant de ce fait cette prise de conscience qui ampute l'âme de ce premier miroir objectif pour la laisser sous l'emprise du second, par nature entièrement subjectif.

Voici pour le lecteur une nouvelle façon de comprendre la sexualisation d'une partie de cette race androgyne, présentée au début de cette étude à la lumière d'une cosmogonie planétaire et solaire. En fait deux visions complémentaires d'un même phénomène.

Nous pouvons penser que cette recherche de l'âme soeur ne fut pas l'objectif de tous ceux qui avaient développé cet amour égocentré. Certains, parmi ces Titans de la mythologie, en proie à une recherche de domination plus intense, perdirent gravement cet équilibre garant de l'harmonie de la forme humaine et enlaidirent. A commencer par la dureté des traits du visage, puis du corps quand ces désirs, d'abord vécus cérébralement, se corporalisèrent, se concrétisèrent, sur le plan des émotions et des sensations. Triste moment de l'évolution typifié dans la mythologie égyptienne avec l'image saisissante de ces dieux à faces animales. Retenons pour mémoire que le processus inverse verra le jour quand, prenant conscience intellectuellement de cette dégradation, de cette animalisation, l'âme humaine s'efforcera de retrouver son intégrité. Etat également typifié, cette fois dans la mythologie grecque (civilisation de l'esprit humain cherchant à échapper aux forces animales inconscientes) avec les images non moins saisissantes, cette fois de dieux à faces humaines et au corps animalisé.

Le lecteur pourrait s'étonner de l'absence de cet amour mutuel qui devait naturellement naître chez ces âmes encore innocentes au cours de leurs premiers échanges. Il semblerait, à la lumière de ce qui vient d'être dit, que cette parfaite entente ait eu pour cause, paradoxalement, une absence totale de conscience de soi qui leur permettrait, en s'identifiant totalement aux autres âmes rencontrées, d'adopter facilement le même comportement, de vivre les mêmes plaisirs dans une parfaite osmose.

"Tu aimeras ton prochain comme toi-même", le fondamental précepte évangélique, montre bien que cet amour là est un produit tardif de l'évolution et non de ses commencements.

Les dommages occasionnés à la forme humaine par cet amour de soi, furent dans ces temps anciens variables suivant l'intensité de cet amour. Certaines âmes, vite affectées par l'altération de leurs traits, durent en comprendre aussitôt la raison et reconsidérer leur relation aux autres afin de retrouver la merveilleuse entente initiale. Nous pouvons inscrire dans cette catégorie ce que la Tradition appelle sous un terme général: les sociétés Angéliques. A savoir des Êtres, guidés par un amour mutuel (n'excluant nullement un amour de soi désormais au service du premier), qui s'efforcent, quand cela est possible, d'aider ceux qui, ayant altéré gravement cette forme, risquent de ne plus la reconstituer.

A cet effet la situation de notre terre est très particulière, du fait de sa constitution. A savoir: l'apparition d'une substance matérialisée qui, ne répondant plus directement (comme ce fut le cas sur les terres précédentes), aux vibrations du mental, donna aux corps une relative autonomie inconnue jusqu'à lors. Ce qui permit la reconstitution lente de la forme humaine chez certains anthropoïdes qui avaient trouvé refuge sur cette nouvelle terre après s'être gravement animalisés. Reconstitution sans que pour autant ils retrouvent encore les désirs ou sentiments correspondants à cette forme recouvrée.

Deux versets (encore pour beaucoup énigmatiques) tirés de la genèse de Moïse: "Lorsque les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles leur furent nées, les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et ils en prirent pour femmes parmi toutes celles qu'ils choisirent." Gen 6 1-2. peuvent illustrer semble-t-il, le rôle de ces "intervenants" qui, par conjonction, ressuscitèrent peu à peu la forme humaine dans la génétique de ces "homo faber" devenu "homo sapiens".

Ce qui voudrait dire qu'aujourd'hui encore, grâce au mode de reproduction par semence propre à ce monde matériel, bien des âmes inscrites dans cette forme humaine, n'ont pas pour autant quitté psychologiquement l'animalité. Ne peut-on pas, par une clairvoyance particulière, en observant attentivement telle ou telle personne, découvrir une forme animale, déclarée dans certaines Traditions: totémique?

N'aurions nous pas là le signe que si cette âme n'était pas momentanément inscrite dans une forme corporelle humaine matérialisée, elle la perdrait aussitôt pour prendre une forme composite conforme à celle de leur psychisme, celle que les mythologies placent encore devant notre regard? A moins que par la puissance de la suggestion mentale (comme l'affirme Swedenborg) cette âme puisse se voir encore, elle et ceux qui l'entourent, dans cette forme humaine acquise sur la terre et reproduite par le corps de résurrection.

Cet exposé ayant pour but de permettre au lecteur (nous sommes ici aux antipodes de l'Oeuvre au Blanc) de prendre conscience de l'importance de la matière dans le processus évolutif. Une importance que j'ai déjà soulignée concernant cette fois la formation post-mortem d'un corps propice à la création de l'âme individuée.

Pour conclure, et dans la logique propre à la naissance et au développement de cet être individué, il me semble important de considérer l'Esprit comme étant étroitement lié à la fonction pensée, mise au monde par l'âme à un moment donné de son évolution. A la façon d'une mère mettant au monde un fils qui lui apportera plus tard son soutien quand il le faudra. Une fonction, au même titre que les autres, comme l'a si bien compris la philosophie orientale en énumérant ses qualités. A savoir (ce qui est essentiel pour cette fonction): le défaut d'engagement afin de mieux voir, plus tard de mieux comprendre l'objet à examiner. Ce qui voudrait dire que l'esprit, désireux d'atteindre cette objectivité sans laquelle il ne peut voir clairement, devrait être intrinsèquement sans parti-pris. Il devrait être simplement à l'écoute de ce qu'il lui est donné à découvrir et de l'exposer à la façon d'un miroir.

En fait, bien souvent, c'est l'âme en recherche de domination qui conduit l'esprit à devenir dogmatique, absolu dans la présentation de ses connaissances, et à présenter (dans un cadre souvent religieux) des vérités dites intangibles révélées par un Dieu dont la sagesse immuable au cours des siècles ne peut être contestée. Cet esprit, inféodé à l'âme (prenant ici l'aspect d'une structure religieuse ou sociale) trahit alors sa fonction, sa mission, en perdant sa neutralité. N'est-ce pas maître Eckhart, théologien catholique, qui disait, quand on l'interrogeait sur sa foi : " Dieu? Je l'ai mis au monde. Sans moi, en moi, il n'existerait pas."

Cet esprit là se trouve à l'origine de tous les conflits d'autorité, des atroces guerres saintes, des croisades qui endeuillent périodiquement le monde. Il est vrai que la structure parentale, éducatrice, née du processus de reproduction de la race après que l'humain se soit sexualisé, impose un esprit dogmatique qui présente à l'enfant (encore privé de l'essentiel de cette fonction), des normes de vie salutaires conformes aux croyances parentales. Encore faudrait-il que les adolescents soit peu à peu amenés à juger un jour d'après leur propre esprit. Ce que refuse encore trop souvent la structure parentale, qu'elle soit ecclésiale, sociale, familiale.

Pourtant cet esprit "laïque" (pris dans le sens de service) se trouve dans l'Evangile défini à plusieurs reprises, notamment avec la notion de "logos" ou de "paracétos" dans les écrits johannites. Commençons avec le premier terme. Qui sait encore que l'étymologie de ce mot grec λογος, s'applique exactement à la fonction pensée?

A savoir: 1/ Recueillir les informations concernant le sujet de la recherche. 2/ Comparer ces connaissances 3/ Montrer les éventuelles oppositions ou contradictions 4/ Juger la valeur de ces connaissances. 5/ Faire un choix.

A ceci près que, dans le cadre de cette étude, je réserverais à l'âme le soin de juger et de choisir.

Quant au "paraclétos" (cf Jean 14.15.16), cet esprit de vérité, il conserve (selon cette Ecriture) la fonction strictement enseignante concernant le sujet: ici Jésus de Nazareth. Y compris un devoir de mémoire que je verrais plutôt assumé par l'âme et non par la fonction esprit.

A cet emploi, l'église (dans une recherche d'autorité parentale) a cru devoir ajouter la fonction d'avocat auprès du Dieu reconnu; de soutien, de conseiller; sans oublier celle de médiateur, de défenseur, d'envoyé, de missionnaire. Attitudes qui concernent l'âme et non pas l'esprit. Nous avons là l'exemple type de la naissance d'une "persona". A savoir l'identification de l'âme avec la fonction qu'elle désire personnifier.

Nous avons vu dans la présentation de cette Oeuvre au Blanc l'importance que peut prendre cet esprit lorsque l'âme se sent poussée à le défier, et se laisse entraîner dans une recherche d'idéal à ce point exigeante, qu'elle ne supporte plus un cadre d'expérience qui, l'âme le pressentant, ne pourrait que ternir cette blancheur immaculée à laquelle l'esprit est parvenu. Mais peut être est-ce pour certains le moment venu d'un repos nécessaire avant d'entreprendre l'Oeuvre au Rouge; cette Oeuvre qui fera l'objet d'une prochaine étude.